

Charge difficile de certains adolescents et non-renvoi

Séminaire

«Adolescents en grande difficulté»*

En collaboration avec la Bastide Blanche, le C.A.R.P.S., le Foyer retrouvé, le Foyer Lilla Monod, La Maison heureuse de Bellaire, le Tamaris et le Toboggan, Synergie a organisé un colloque de deux journées sur la question de la prise en charge difficile à laquelle nous soumettent un certain nombre d'adolescents. Le débat pédagogique a été centré essentiellement sur la question du non-renvoi.

Pendant une année, un groupe dit «préparatoire» (composé des institutions participant à l'organisation du colloque) s'est réuni et quelques questions se sont dégagées de leur travail : est-ce que la terminologie usuelle d'adolescents «difficiles» a du sens ? Est-ce que ce ne serait pas d'abord un point de départ de parler d'adolescents dont la prise en charge est difficile ? D'adolescents qui nous mettent en difficulté ? Pourquoi y a-t-il si peu d'options dans la réforme vers la reconversion en C.A.S. ? Que craint-on derrière cette dénomination ? Est-ce une question de politique ? Est-il pensable de regrouper des jeunes dont la prise en charge est difficile ?

Ce qui va suivre est une invitation à partager avec d'autres membres du secteur cette réflexion.

État des lieux de la création des C.A.S.

Marc Coupez - Le Toboggan (Mons)

Il est bon de revenir sur l'explication du nom C.A.S. Cela signifie «*Centre d'accueil spécialisé*». Spécialisé par rapport à quoi, à qui ? Cela dénote de manière assez précise la façon dont le législateur a voulu identifier ce type de service. On venait d'une situation où les initiatives pour adolescents difficiles soulevaient une polémique tant sur l'appellation que sur le contenu. Il était donc très difficile pour les auteurs des textes d'identifier de manière précise, et avec un nom précis, le type de population, le type de travail qu'on allait y mener. On a donc parlé de C.A.S.

Au départ, il s'agissait d'une initiative prise directement par le ministre d'octroyer des moyens supplémentaires pour une mission précise dans un service, moyens accordés de manière provisoire et renouvelables éventuellement. Cela disait déjà le caractère pilote de ce type de projet. Ils avaient été essentiellement

repris sous le label «*adolescents difficiles*» parce que personne à l'époque ne parlait d'une pédagogie précise. On définissait d'avantage les services sur le type de population qu'ils accueillaient que sur le travail qui s'y menait.

Qu'est-ce qui a amené le secteur de l'Aide à la jeunesse à devoir, à un moment donné, réfléchir de manière plus pointue à la prise en charge des adolescents ?

Voici quelques décennies lorsque le secteur fonctionnait principalement avec des associations de type caritatives, on retrouvait une prise en charge de jeunes dont la problématique était essentiellement une déficience sociale, familiale, souvent une précarité financière. Il s'agissait d'offrir une substitution parentale pour ces jeunes qui arrivaient très tôt, et qui restaient dans les services de l'époque parfois jusqu'à leur majorité.

Des événements importants ont modifié considérablement la nature du travail et les problématiques à prendre en charge :

- la majorité à 18 ans au lieu de 21;
- l'obligation scolaire jusque 18 ans;
- le décret de mars 1991, qui modifie la perception que l'on peut avoir des familles, la position que les jeunes ont à avoir sur les projets qu'ils mettent en place, qui a introduit l'obligation de révision régulière des mesures de placement;
- l'évolution de la société a aussi amené une évolution des jeunes et des adolescents dans un rapport droit-devoir qui n'a pas contribué à rendre la prise en charge plus facile.

L'ensemble de ces éléments a amené diverses conséquences :

- diminution des placements de très longue durée des carencés familiaux;
- population plus âgée (suite à l'intervention des services de première ligne);
- de plus en plus de jeunes placés pour des raisons de comportement.

On retrouve actuellement un secteur privé très morcelé avec de très petites

* Texte transcrit par Synergie, reprend les grandes lignes des interventions de la journée du 10 janvier 2002, première partie du compte rendu, la suite sera publiée dans le prochain numéro

unités. Cela a eu comme conséquence de spécialiser de manière informelle certaines de ces structures. Dans les années 80, est apparue dans ces institutions la volonté de revoir la conception pédagogique du travail dans son fondement. Cela a nécessité une créativité pédagogique et un investissement relativement conséquent. C'est probablement là qu'est née l'idée de spécialiser tant au niveau des projets pédagogiques qu'au niveau des moyens le type de service.

En 1987, le ministre Poulet a proposé quatre projets conventionnés, qui sont nés le 1^{er} février 1988, avec des moyens adaptés.

Il y avait, je pense, un autre projet dans la tête du ministre de l'époque. Il s'agissait aussi de donner une alternative aux IPPJ qui s'étaient de plus en plus spécialisés dans la prise en charge de jeunes délinquants, en tous cas de jeunes présentant des problématiques relativement lourdes. Il s'agissait donc de trouver, dans le secteur privé, une initiative qui puisse faire complément avec ces IPPJ.

Dix ans plus tard, Madame Onkelinx décide une réforme du secteur de l'Aide à la jeunesse. Cette réforme s'articule autour d'un point philosophique important qui est le fait de remettre en avant les familles et de travailler la prévention. Le secteur de l'hébergement devait alors devenir un secteur ultra-spécialisé afin qu'il prenne en charge les jeunes pour lesquels manifestement il n'y avait aucun autre moyen. D'où le besoin d'identifier de manière précise le pourquoi et le comment de l'existence de chacun de ces services. C'est ainsi que l'on a vu naître cette quinzaine d'arrêtés qui ultra-spécialisent ces services. Lorsqu'il a fallu aborder la question de la problématique des adolescents, on s'est retrouvé face à plusieurs arguments qui à la fois plaident pour et contre la création de services dits spécialisés.

Les autorités de placement se trouvaient confrontées à des situations de jeunes présentant des comportements tels que la majorité des services résidentiels refusait tout simplement des les accueillir. En plus, les IPPJ eux-mêmes ont très clairement été un élément de pression qui a facilité la création des services spé-

cialisés. En effet, ils ont de plus en plus été confrontés à la prise en charge de jeunes à comportements très difficiles. Ils menaient cette prise en charge le mieux possible, avec leur projet pédagogique, et avec l'intention louable de les faire quitter le plus vite possible l'insitution. À partir du moment où l'équipe estimait un jeune prêt à quitter l'IPPJ, elle se trouvait devant une non-réponse de l'ensemble du secteur privé quant à la prise en charge.

Quand on a planché sur l'idée de créer de manière formelle et agréée des services tels que ceux qui existaient à l'époque, la polémique a été lourde, longue et difficile dans la mesure où il y avait les pro-C.A.S. et les anti-C.A.S.

On a taxé ces services d'être des ghettos. On regroupait au même endroit des jeunes qui avaient une problématique très lourde, et on pouvait imaginer que l'influence des uns sur les autres allait amener une amplification des phénomènes, ce qui est probablement un argument très fondé, mais qui, à mon avis, peut être contré par le type de projet pédagogique et la manière dont les méthodes pédagogiques sont développées au sein du service.

Un élément très pragmatique, qui émanait des autorités subsidiaires, était que des projets comme ceux-là coûtent cher. Ce n'est jamais facile de dire oui à un projet qui coûte cher !

La question de l'étiquetage également est un élément qui a été très souvent employé et contre lequel il n'y a rien à dire et à faire. Il est probablement exact que ces jeunes, pris en charge dans ce type de maisons, attrapent une étiquette qui les suit, très souvent eu sein du secteur, jamais en-dehors, parce que les gens ne connaissent pas particulièrement la différence entre nos services.

Le dernier élément qui jouait en défaveur de la création de ces services tient au personnel. De manière extrêmement facile je vous dirais qu'il est probablement plus agréable et plus facile de travailler dans un projet structuré classique, pour le même salaire, que dans un projet pour adolescents difficiles dans lequel il va subir des pressions et un stress permanent qu'il ne subira pas, du moins

pas de la même façon dans d'autres type de projets. D'où la difficulté de trouver un personnel motivé, qui souhaite travailler avec ce type de population. Se pose aussi la question de la qualification. On constate que pour cette problématique, il n'existe ni formation, ni diplôme, ni qualification qui permettrait de dire «*Je me sens prêt, cela m'aide à avancer dans mon travail avec ce type d'adolescents*». Seules les années accumulées, les réflexions successives, les tâtonnements pédagogiques nous ont permis d'avoir aujourd'hui une équipe extrêmement stable et assez motivée dans son travail.

La question du nombre doit également être évoquée. Créer des C.A.S. et mettre 15 adolescents difficiles au même endroit, cela relève de la gageure. La réalité est que les moyens octroyés par le ministre ne permettent pas d'aller au-delà de 15 jeunes. C'est une stricte question technique. Il faut un encadrement. Et pour cela il faut un minimum de subsides dont le montant est lié au nombre de jeunes... C'est une équation impossible.

Ceux qui aujourd'hui sont confrontés à des jeunes qui présentent des comportements extrêmement difficiles, de refus de toute aide, qui ne collaborent à aucun projet, à aucune logique de règles ou de structure sont tout à fait désarmés. Ils n'ont pas les moyens ou l'idée qui permettrait de sortir de l'ornière dans laquelle se trouvent les services d'hébergement classiques : nous avons un projet, une logique de fonctionnement, une structure. Si je dois déroger à cela pour un jeune, comment vais-je faire par rapport aux quatorze autres. Cet argument plaide en faveur de la création de services spécialisés pour ce type d'adolescents. Ce travail demande de consacrer une énergie individuelle à des jeunes telle qu'il n'est pas honnête de le demander à un service d'hébergement classique avec les moyens qu'il a.

La question du personnel est importante. Ceux qui ont travaillé suffisamment longtemps avec ces adolescents deviennent des éducateurs spécialisés dans leur prise en charge et ont une efficacité de travail qui peut être remarquable.

La vraie difficulté, c'est la fermeture à la relation d'aide

Je pense aussi que les autres services d'hébergement, qu'ils soient S.A.A.E. ou S.A.I.E. ont tout à gagner à la création de centres d'accueil spécialisés. Il ne s'agit pas que ces centres se contentent de récupérer, sous la forme d'une poule, les jeunes qu'on ne veut pas ailleurs, mais de travailler en collaboration, et de permettre à ces jeunes, dans des moments de difficulté, d'être pris en charge dans des structures d'accueil telles que celles-là.

Voilà les arguments en présence à l'époque. Quelle a été la conclusion de tout cela ?

Nous sommes arrivés, dans le cadre de la réforme, à décider l'Arrêter officialisant l'existence des centres conventionnés. Cela nous amène dans le courant de l'année 1999-2000 où est apparu un autre élément qui a influencé de manière considérable la création de ces services : la suppression de l'article 53 ⁽¹⁾. La Communauté française a été chargée de donner une réponse claire et précise aux attentes et à l'angoisse des autorités par rapport aux situations face auxquelles elles allaient se trouver, sans aucune solution.

C'est ainsi que l'objectif de Madame Onkelinx, qui était de créer un certain nombre de C.A.S. supplémentaires s'est trouvé très fort renforcé dans le cadre du travail mené par Madame Maréchal pour la mise en oeuvre de la réforme. Elle a exigé du secteur la création de 150 places de type C.A.S.. Lorsque cela a été proposé au secteur, les demandes n'ont pas vraiment afflué ce qui a amené le ministre à proposer que le secteur fasse preuve de créativité et de nuances par rapport à un arrêté formel qui est celui des Centres d'accueil spécialisés, et propose, via des projets pédagogiques particuliers des projets qui s'approchent de ceux des C.A.S., avec une population relativement similaire, et peut-être parfois un nombre plus réduit de prises en charge.

Je souligne que cet arrêté en particulier ne précise rien des méthodologies pédagogiques. Donc les services C.A.S. ou les P.P.P. à tendance C.A.S. auront à convaincre tout le secteur de la pertinence et de la valeur de leur projet, et surtout de l'adaptation de leur projet à

la population avec laquelle ils vont travailler.

Le syndrome de fermeture

Roland Coenen – Tamaris Bruxelles

Je tenterai d'exposer aujourd'hui les recherches que nous avons faites à partir d'une approche socio-thérapeutique des adolescents en grande difficulté, public majoritairement en état de non-demande et provenant de familles généralement chaotiques. Je tenterai de présenter un nouveau concept de travail que nous avons nommé le syndrome de fermeture à la relation d'aide, j'expliquerai pourquoi l'exclusion est à considérer comme une maltraitance envers ce public spécifique, et comment le refus d'exclure, le refus du chantage au renvoi, comme l'abandon des règlements d'ordre intérieur sanctionnels peut, à l'inverse, constituer de brillants outils thérapeutiques.

Avant toute chose, il faut introduire un fait pessimiste qui nous a fait renoncer à certains concepts clés de la théorie systémique. En effet, face à un public sans demande, globalement chaotique, les notions de fonction de symptôme, de prescription paradoxale, de la co-thérapie scindée, se sont avérées décevantes, inefficaces, et il faut le dire, inutiles. Refusant cependant d'abandonner la systémique en laquelle nous cheminons depuis presque vingt ans, il nous a fallu trouver d'autres concepts systémiques, quitte, peut-être, à les inventer. C'est ainsi que nous avons élaboré la théorie du syndrome de fermeture, et mis sur pied une recherche inspirée de la théorie du chaos qui est toujours en cours. Car, loin de la consultation privée, du contexte rassurant de l'hôpital, le public ne semble pas se prêter facilement à entrer dans la théorie qu'on lui propose. Notre contexte est celui d'adolescents perturbés qui font des car-jackings, prennent de la drogue, ou tentent de se suicider. Leurs familles ont, quant à elles, vécu pour la plupart des événements gra-

ves, pouvant aller jusqu'au meurtre, et sont à ce titre dans des conflits souvent indépassables, offrant un paysage éclaté, fuyant, parfois psychiatrique ou alcoolique. Lorsqu'on arrive au Tamaris, c'est à fortiori qu'on n'a pas su faire de demande d'aide dans le réseau ambulatoire. Dans ce contexte particulier, peu de choses du cadre traditionnel de la pédagogie ou de la thérapie peut être appliqué comme dans les livres.

Dans le secteur de l'Aide à la jeunesse, beaucoup de débats ont tourné autour d'une définition non-stigmatisante de l'adolescent difficile. En ce qui nous concerne, la définition est simple, l'adolescent difficile est celui qui ne se laisse pas aider, qui n'est pas en demande. Ce qui situe la vraie difficulté, c'est la fermeture à la relation d'aide, l'impossibilité à demander et à recevoir. L'adolescent difficile est surtout un adolescent non-compliant, c'est-à-dire, un adolescent qui n'adhère pas au traitement proposé et refuse de l'envisager.

Mal comprise, souvent considérée comme une preuve de mauvaise volonté, la non-demande, facilite un système de pensée qui légitime une réaction de rejet de la part de l'adulte : s'il en est là, c'est de sa faute ! Or, à force de se heurter au même problème, il est devenu clair pour mes collègues et moi-même que c'est précisément l'incompréhension de ce mécanisme de non-demande qui était la base de tous nos échecs.

Les adolescents sans demande sont, par définition, ceux-là qui pensent qu'aucune réponse valable ne peut leur être apportée par le monde des adultes. Cette perte de confiance dans les modèles éducatifs que nous représentons s'étaye sur une perte bien antérieure : celle de la croyance en un parent bon, nourricier et narcissisant. Or, si chez certains adolescents, il s'agit bien d'une perte, il convient d'observer que dans le cas des adolescents dont nous nous occupons, il s'agit, de toute évidence, de la non-émergence des constructions mentales qui permettent d'investir de la confiance en autrui. Autrement dit : ces personnalités difficiles traduisent un état de rela-

(1) Il s'agissait de la possibilité pour les magistrats de mettre en prison un mineur d'âge dans des circonstances très précises et pour des durées très limitées.

tion parent-enfant carencé qui n'a pas permis de développer totalement le programme d'adaptation à l'autre. La cause en est, principalement, la difficulté d'une relation fiable, aimante, et contenant avec les parents.

Le syndrome de fermeture à la relation d'aide, tel que nous le conceptualisons, est donc caractérisé par l'immatunité des processus mentaux qui permettent l'émergence d'une relation de type réciproque.

Qu'entendons-nous par relation réciproque ?

La relation réciproque suppose l'échange de quelque chose de semblable. Elle propose de rendre ce que l'on reçoit, d'attendre un retour lorsque l'on donne. L'échange d'affects permet un accroissement de qualité dans la transmission d'apprentissages. Il est notoire qu'on apprendra mieux d'un professeur que l'on aime et pour qui l'on éprouve de l'admiration que d'un autre. La bonne écoute motivera l'adulte, qui, par effet de feedback, stimulera en retour l'étudiant. En somme, l'échange d'affects est directement lié au degré d'intensité de la relation réciproque, à sa qualité. L'amitié est un exemple parlant de relation réciproque. Dans le même ordre d'idées, la relation parent-enfant échange quantité de choses, et si celles-ci paraissent souvent de natures différentes, il y a bien réciprocité dans l'échange d'affection, de loyauté, de gratification, par exemple. Si l'une de ces caractéristiques n'était plus échangée, la relation serait en péril. De toute évidence, la relation d'aide se base sur ce canevas. Entre le soignant et le soigné, entre l'éducateur et l'adolescent, il y a échange de gratifications qui permet à la relation de véhiculer des apprentissages. Le syndrome de fermeture à la relation d'aide présente la difficulté transitoire ou persistante de s'ouvrir à une relation de ce type, c'est à dire à la condition minimale de la relation thérapeutique. C'est la question de l'investissement affectif qui est au centre de la relation réciproque, telle que nous l'entendons.

Cela veut dire, en somme, que les adolescents fermés, fuyants, sans demande,

ne sont pas forcément de mauvaise volonté, mais plus souvent dans un état où les processus mentaux qui permettent d'intégrer une relation d'aide ne sont pas aboutis, pas encore murs.

L'immatunité des processus mentaux concerne essentiellement deux registres :

L'estime de soi et la confiance en l'autre. Quand on n'a pas l'idée qu'on peut être aimé, quant on n'a pas des autres l'idée qu'ils sont capables d'amour, on ne peut intégrer valablement une relation d'échange, et à fortiori, une relation d'aide. Ce sont donc ces registres qu'il convient de faire évoluer de façon patiente, stratégique et systémique.

La thérapie du syndrome de fermeture

1) Le non-renvoi n'est pas une simple position idéologique, c'est une solution thérapeutique

Tout d'abord, il est nécessaire de savoir que le syndrome de fermeture consacre l'échec de la pédagogie dite du contrat. En effet, une demande d'aide ne peut émerger que dans la mesure où les processus mentaux qui soutiennent la création d'une relation d'échange sont arrivés à maturité. La demande vraie est impossible dans le syndrome de fermeture de l'adolescent en grande difficulté. En somme, le premier stade de l'aide consiste à prendre en charge l'évolution et la maturation de ces processus mentaux, sans que le sujet n'ait à le demander.

Dans cette hypothèse, toute aide qui repose sur un contrat négocié au départ est vouée à l'échec, pour la simple raison qu'elle crée un paradoxe impossible à dépasser, celui d'exiger au départ de la relation d'aide cela même qui doit en découler, c'est à dire : des processus mentaux qui permettent à la demande d'émerger. La pédagogie du contrat porte donc l'inconvénient majeur d'inverser la conséquence et le préalable, ce qui, de toute évidence, est un non-sens logique.

En fait, le syndrome de fermeture instaure un droit : celui d'être pris en

charge au stade d'évolution où on se trouve.

Le non-renvoi vise donc à restaurer la base essentielle préalable, incontournable, à toute relation d'aide, à toute évolution thérapeutique : la sécurité.

Cathy est arrivée au Tamaris à l'âge de douze ans. Elle présentait des symptômes particulièrement aigus, tels que : auto-mutilation, hétéro-agressivité, fabulation, hyper séduction, provocation sexuelle directe, vols, mensonges, maculation de vêtements avec ses selles, défécation dans les coins de la maison, boulimie, etc. Le trouble majeur de la jeune fille s'articulait sur une relation aux parents gravement carencée. Mise au monde par une mère de 14 ans qui a connu elle-même un parcours très perturbé, elle vit une petite enfance où la violence, la sécheresse de sentiment fut la règle. Ayant perdu toute trace de son père géniteur, elle le retrouvera vers 11 ans pour subir des attouchements sexuels et participer à un vol en sa compagnie. L'anamnèse démontre que les symptômes exprimés à l'époque de la naissance de sa petite soeur, ont véritablement explosé après les attouchements. Au moment du placement, les parents sont débordés, la relation est très agressive avec sa mère, et rejetante avec son beau-père qui ne la supporte plus.

Les débuts dans l'institution sont terribles et pénibles. Sur-investissant les adultes, elle se montre incapable de réfléchir sur elle-même et se signale par une débauche de passages à l'acte. La première question de Cathy est : quand me renvoyez-vous ? Persuadée qu'elle ne peut être aimée, qu'elle n'a rien en elle qui puisse susciter l'affection, la jeune fille détruit les relations. Avec beaucoup de détermination, les éducateurs tiennent bon. Et du courage, il en faut, lorsqu'elle s'enfuit avec des morceaux de verres pour se taillader les bras, lorsqu'elle se débat, etc.

Aidée par la recherche théorique, les adultes tiennent le coup dans ce qui apparaît comme un test massif sur la solidité du lien, et sur notre compétence à faire évoluer sa situation. Face aux tests éprouvants, les éducateurs tentent de ne donner aucune prise à l'escalade, de ne

Nécessité d'un double travail : familial et individuel

réagir ni par la menace, ni par le chantage. Chaque nouveau test donne lieu à un entretien avec l'un des trois intervenants centraux, soit, le cas échéant, avec l'éducateur de service.

Centré sur l'histoire des liens parents-enfants, le travail familial révèle un trouble de l'attachement précoce dans la relation mère-fille. Cathy donne des signes d'amélioration au fur et à mesure que le travail de maturation de la mère donne des résultats. Cependant, la seconde question qui ronge Cathy est la suivante : pourquoi faites-vous cela pour moi ? Parce que vous êtes payés pour ? Votre attachement est-il un truc professionnel, ou une réalité ?

Après deux ans de travail, la situation a fortement évolué et Cathy a perdu la majorité de ses symptômes. L'évolution émotionnelle de la mère permet aujourd'hui à Cathy de se réparer auprès d'un parent qui commence à trouver du bonheur dans la relation. Depuis, Cathy a une troisième question : maintenant que je n'ai plus mes problèmes, est-ce que je suis encore intéressante pour vous ?

Ce bref résumé clinique tente d'exposer le bénéfice d'une position de non-renvoi. Le cas de Cathy est exemplaire, et beaucoup de jeunes au Tamaris passent par les mêmes étapes, en volant, en fuguant, en décrochant de l'école, en se droguant ouvertement, etc. Si on énumère les questions pertinentes posées par Cathy, elles testent toutes la qualité du lien, sa sécurité intrinsèque. Quand me renvoyez-vous; pourquoi faites-vous ça pour moi; si je perds mes symptômes, est-ce que je vous intéresse encore ?

Si le renvoi survient à ce moment du processus, il conforte les images appauvries que Cathy a des adultes, il prouve à nouveau qu'elle est incapable d'être aimée, et convainc les parents que l'enfant est sans remède. En somme, il redouble la violence en place, et en ce sens, l'exclusion est bel et bien une maltraitance.

On l'aura compris, la fermeture, la difficulté à évoluer, n'est pas le signe d'une mauvaise volonté de l'adolescent, mais d'une immaturité des processus mentaux qui soutiennent l'accès à la demande re-

lationnelle, à la relation d'échange (relation réciproque). Dans cet ordre d'idée, il est totalement inefficace d'exiger d'un adolescent fermé de se mettre à évoluer sous peine de sanctions.

En règle générale, la carence de ces fonctions révèle la présence d'aspects destructeurs chez l'un ou les deux parents. Si les processus mentaux d'adaptation à l'autre sont immatures, c'est, dans la grande majorité des situations, parce que les sentiments des parents vis à vis de leurs enfants le sont également. L'équation devient donc simple et parlante : carence d'expression des sentiments parentaux = immaturité des processus d'adaptation à l'autre.

La thérapie du syndrome de fermeture nécessite dès lors un double travail : familial et individuel.

2) Travail familial

En plus du travail systémique classique, qui formule des hypothèses sur les dysfonctionnements, et propose des recadrages globaux, une prise en charge du parent carencé est souvent souhaitable, dans la mesure où ce parent est lui-même un ancien enfant maltraité. Un parent qui retrouve le chemin de la sentimentalité, qui se découvre le désir de réparer la relation avec l'enfant est un parent qui vaut mille thérapeutes, et cet objectif de travail est désormais devenu prioritaire pour nous.

La démarche envers le parent carencé comporte les mêmes étapes et représente la même difficulté globale que celle éprouvée envers l'adolescent fermé.

D'une manière générale, l'approche doit être non jugeante, bienveillante, compréhensive et patiente. Elle nécessite de tenir en compte le transfert négatif inévitable que ces parents porteront à l'endroit des structures d'aide que nous sommes. La démarche doit avant toutes choses mettre en valeur les bénéfices personnels du parent dans ce travail, ce qu'il peut espérer pour lui-même dans cette réparation. Il faut, d'abord et avant tout, se concentrer sur la souffrance de ce parent, qui n'aura accès à la souffrance de l'enfant, que dans la mesure où lui-même recevra de l'attention, de la compréhension, du recadrage positif.

La mère de Cathy a mis des mois à accepter de venir aux entretiens individuels qui lui étaient proposés. Deux entretiens sur trois étaient, en moyenne non honorés. Elle ne voyait pas ce qu'elle venait faire là, elle ne pensait pas que parler pouvait l'aider. La seule chose qu'elle souhaitait c'est que d'autres s'occupent de sa fille, ce paquet ingérable. La première étape fut de lui faire admettre que, sans rien faire, elle devrait sans doute porter ce paquet toute sa vie, avec une culpabilité importante, que la majorité légale n'arrêterait pas les symptômes. Nous donnions en exemple, les parents d'enfants toxicomanes qui souffrent un enfer avec leurs enfants, même si ceux-ci étaient en prison. Le frère et la soeur de cette mère étant tous deux toxicomanes, l'exemple se révéla parlant pour elle.

Progressivement, elle se rendit compte que la situation ne pouvait qu'empirer, mais ne voyait pas encore comment changer cela. La deuxième étape fut alors de se concentrer sur sa propre vie, son enfance et son adolescence manquées du fait de la naissance de Cathy. De fil en aiguille, les entretiens se sont orientés sur sa petite enfance, les divers incestes qu'elle a subis, l'errance auprès d'une mère alcoolique, la maturité précoce et la trop grande liberté. Chaque entretien se passait dans une ambiance de renforcement narcissique, soulignant les aspects positifs de son évolution, les tentatives ratées mais tentées pour améliorer sa situation. Finalement, l'histoire de la maman a permis d'identifier, entre autres choses, une succession de troubles impulsifs portés par les femmes sur trois générations. Cette lecture en profondeur a permis à la mère de reconnaître en sa fille des aspects d'elle-même qu'elle avait voulu nier.

Progressivement, par l'effet des recadrages continus, la mère a pu réadopter son enfant en pouvant projeter sur elle une image de l'enfant qu'elle a elle-même été. Petit à petit, les sentiments maternels ont recommencé à évoluer. D'abord, elle a un jour touché sa fille, - ce qu'elle ne faisait plus jamais - ensuite, elle s'est surprise à prendre du plaisir à lui caresser les cheveux pendant plusieurs longues minutes. Chaque progrès fut retravaillé avec la mère en

Quoi qu'on fasse, quoi qu'on veuille, on n'arrête pas un fleuve

séance individuelle, comme avec la fille, par ailleurs. Un an après le début du traitement, le sentiment maternel s'était remis à évoluer, à sortir de la carence, à nouveau il nourrissait Cathy - du moins un peu -, et permettait au programme mental d'adaptation à l'autre de se remettre très lentement en route. Dans la foule, les entretiens avec la fille devenaient plus constructifs, plus investis. Cathy, par ailleurs, se montrait capable de débiter une relation affective avec un garçon de son âge, avec, pour la première fois, un véritable sentiment amoureux.

Le cas de la mère de Cathy est évidemment exemplaire. L'intelligence naturelle de cette femme, son absence de symptômes actuels a permis de réaliser ce travail d'ampleur. Évidemment, ce n'est pas toujours possible. Certains parents sont alcooliques actifs, toxicomanes, psychotiques, ou simplement décédés. Dans ces situations, le travail systémique se fait sur papier : nous tentons de comprendre le passé du parent, et essayons d'expliquer à l'adolescent comment et pourquoi les carences de sentiments - ou la carence d'expression de ces sentiments - se sont construites. Si cela ne permet pas toujours de restaurer une relation positive avec le parent, cela permet, dans certains cas, d'organiser la vision du monde des adultes, et autorise l'adolescent à remettre en route les représentations mentales dont il dispose.

3) le travail individuel

Avant toute chose, il est nécessaire de comprendre que le syndrome de fermeture, - soit : la carence d'amour de soi, et l'imaturité des processus qui mènent aux relations satisfaisantes -, représente une situation anxigène et dépressogène. Face à cet accident grave de l'évolution, les symptômes sont le plus généralement l'expression d'un mécanisme de survie imparfait. En ce sens, les conduites compulsives ont pour fonction de libérer la tension interne et d'offrir une gratification passagère, hélas, non satisfaisante dans la durée (vol compulsif, consommation de drogues, d'alcool, hypersexualité, fugue...) Les comportements d'évitement (passivité, silence, opposition, hypersomnie) sont à considérer

comme des mécanismes de repli, de protection face au sentiment de déception de soi, au sentiment de déception de l'adulte.

La fermeture de l'adolescent est donc, avant tout, une défense à l'encontre d'une relation destructrice avec un adulte. En ce sens, l'axe principal du travail est d'abord la valorisation des réussites dans les épreuves adolescentes. En quoi est-il bon ? Que fait-il, que fait-elle, pour être satisfait de sa force, de sa puissance, de sa capacité à séduire, à se montrer intelligent, sexué ? En quoi peut-il être fier de lui ? La thérapie de l'adolescent difficile consiste avant toute chose en une alliance avec le processus même de l'adolescence : l'intégration d'une image de soi gratifiante.

Pour bien comprendre ce point, il faut réaliser clairement l'importance de l'adolescence dans la construction de la personnalité. Arrivé à une époque où il est psychiquement et biologiquement mature, le jeune humain est confronté à l'obligation de démontrer sa valeur au sein du groupe auquel il veut appartenir. Cette confrontation est cruciale, car elle permet d'intégrer un système de valeurs hiérarchisées qui va devenir opérant pour une bonne partie de l'existence. En se comparant, l'adolescent teste - entre autres choses - : sa capacité de séduction, sa sexualité, sa force physique, son courage, sa ruse, son habilité, son intelligence et ses talents de domination. Cette étape sert de base à la construction des groupes adolescents, elle est préalable à l'intégration mentale d'une personnalité sociale, d'une place dans le groupe imaginaire qui permet de se situer, de façon sereine ou angoissée, dans une hiérarchie de compétences.

Tous, nous apprenons ainsi à nous situer de façon gagnante, ou perdante, selon les registres. Nous apprenons, si cette fille ou ce garçon est à notre portée ou non, si tel livre est trop intelligent pour nous, s'il est dans notre intérêt de parler en public, si nous sommes perçus bons ou mauvais dans tel ou tel contexte... En somme, par le biais des épreuves adolescentes, nous bâtissons une image interne opérante, une représentation de notre valeur pour les autres, et nous apprenons comment l'exercer. De façon

intuitive, les adolescents sont portés vers la recherche des situations qui peuvent concourir à améliorer l'image d'eux-mêmes, comme par exemple : transgresser pour renforcer son adhésion au groupe adolescent; tenter d'obtenir le leadership; développer des mécanismes séducteurs; chercher la considération d'autrui, etc. Tous ces mécanismes sont porteurs puisqu'ils contribuent à atteindre l'objectif principal de tout adolescent : intégrer une image gratifiante de soi, dans la relation qu'il noue avec la société des gens de son âge. Toute option éducative qui respecte cette aspiration fondamentale sera comprise et suivie par l'adolescent. Ceci constitue, selon nous, la base même de l'approche stratégique.

Cette option peut être illustrée par la métaphore du fleuve : quoi qu'on fasse, quoi qu'on veuille, on n'arrête pas un fleuve. Si l'on bloque son cours, il déborde et devient destructeur. Par contre, on peut détourner son lit, changer sa direction; on peut l'aménager, le rendre navigable, utile à l'agriculture, à la création d'énergie... Si l'on respecte son orientation, sa tendance inéluctable à s'écouler - en bref, ses éléments porteurs - le fleuve deviendra fécond.

Lorsqu'un jeune a volé une voiture ou une mobylette, il m'arrive - en tant que directeur -, de dire que si je réprovoque l'acte, j'admire le courage et l'audace. Lorsqu'un jeune se bat, il m'arrive de lui demander s'il a gagné et de le féliciter tout en lui conseillant de ne plus recommencer. Si un jeune refuse de faire ce que je lui commande de faire, il m'arrive de lui donner une sanction, tout en le félicitant de m'avoir tenu tête, et de ne pas être un mouton.

En un mot, il s'agit de toujours déconstruire la vision globalisante et rigide que l'adolescent a bâti de l'adulte. Il s'agit, en fait, de donner des réponses qui ne soient pas noires ou blanches, mais à la fois noires et blanches, de façon à enrichir la définition même de l'adulte : une personne à la fois ferme et bienveillante, qui donne une limite protectrice, et qui oeuvre, en même temps, et de façon généreuse, dans l'intérêt d'une image de soi gratifiante.

Afin de ne pas perdre haleine dans cette thérapie éprouvante, il est impéra-

«Pour qui je compte ?», c'est la question que posent les jeunes

tif de garder une chose présente à l'esprit : la faille dans le processus de construction d'une image gratifiante perturbe tant l'adolescent que la réparation de cette image devient, pour lui, une priorité absolue. Et cette urgence prime sur tout autre projet scolaire, sportif, etc. Face à cette incontournable évidence, il faut parfois se résoudre à laisser tomber les apprentissages pour privilégier l'évolution de la personnalité. Dans pas mal de cas, il sera préférable d'être sorti du risque de toxicomanie, de grande délinquance, de suicide, plutôt que d'avoir un diplôme. C'est la base de la personnalité reconstruite, la sortie du syndrome de fermeture à la relation d'aide qui offrira le plus de chances de succès, le plus de probabilités d'échapper à la chronicisation pathologique de l'échec.

Le processus

Stéphane Humbert – C.A.R.P.S.

J'ai été invité voici quelques mois à travailler avec l'équipe qui organisait ce séminaire. Notre contexte est très différent. Le C.A.R.P.S. est centre d'observation et d'orientation. Nous ne travaillons pas du tout avec le même genre d'arrêté que les C.A.S. dont on vient de parler. La perspective n'est pas du tout la même. Pourtant les défis sont du même type. Les défis relationnels, nous les rencontrons de la même manière. Sur ce sujet, je pense qu'il était intéressant de se rencontrer pour partager des manières de faire. Il y en a qui se rejoignent, d'autres qui divergent. Il est important de le savoir.

Il y a quelques années a émergé au C.A.R.P.S. la question suivante : qu'est-ce qui fait que nous, adultes, qui nous engageons dans une démarche d'aide, nous nous retrouvons coincés dans des conflits d'autorité, de pouvoir, dans des schémas de pensée où il y a un dominant et un dominé. Qu'est-ce qui fait que nous en arrivions là ?

Nous nous sommes donc interrogés sur le relationnel et cela m'a replongé dans le taoïsme. Je venais du kung-fu. La Chine est un lieu intéressant parce qu'elle

nous oblige à changer notre perspective, notre manière de voir les choses. Une des choses qui me semblait flagrante était que nous, les adultes, avons du mal à changer de perspectives. Comme je commençais mon travail dans un centre d'observation il fallait donc que j'observe mais sous quel angle ? Celui que j'avais n'était pas du tout celui de la psychanalyse. J'étais plutôt dans l'action.

Dans la pensée chinoise ancienne, le principe suprême et impersonnel d'ordre et d'unité du Cosmos est le principe du Yin et du Yang. C'est le tout. Les chinois disent en fait : «*ta voie*». Les maîtres d'arts martiaux disent «*Moi je te montre la voie que j'ai prise pour que tu choisisses la tienne*». Ce qui est le plus important pour un maître c'est que son disciple devienne meilleur que lui. Je pense que c'est une philosophie que nous n'avons pas en Occident, mais c'est intéressant de changer de perspective, de rentrer dans cette manière de voir les choses.

Le Cosmos c'est l'Univers considéré dans son ensemble. Est-ce que les chinois seraient des systémiciens avant la lettre ? En effet, si on considère les choses dans leur ensemble, on ne peut plus rester à une relation individuelle, ou en groupe avec l'institution, ou avec la famille, ou avec l'école mais on en vient à un ensemble de relations. Une des grandes croyances que nous avons au C.A.R.P.S. est que c'est l'ensemble de ces relations qui va faire que les choses vont avancer. S'il n'y a qu'un type de relation, on en reste à un enfermement.

Dans le titre de mon exposé, il y a le mot «*processus*». Processus signifie progression. On met parfois processus et contenu en opposition. Pourquoi ? Il faut du temps pour passer au non-renvoi. Le renvoi n'est qu'un signe. Si un gosse reste dans l'institution mais ne se sent pas aimé, ce n'est pas non plus une bonne solution. Cela signifie que pendant onze ans nous avons développé une manière de faire qui permet que les relations soient plus harmonieuses et plus complémentaires.

La réciprocité

Souvent dans les schémas qu'on rencontre, il y a un jeune avec un adulte. Il y a

dix ans, j'avais écrit que le sujet n'existait que par l'autre (Hegel). En effet, les jeunes sont toujours en appel. Quand les jeunes posent des problèmes de comportement, il sont en demande. Quand ils disent : «*Eh, ta gueule, le grand barbu là-bas, tas vu ton pif ?*». Ils sont en appel, évidemment ! «*Est-ce que tu m'as vu, est-ce que tu as vu que j'étais là aujourd'hui ?*»

Cet exemple permet de reprendre une question clé : «*Pour qui je compte ?*»

Je pense que c'est la question que pose les jeunes. Le problème c'est que la question est tellement mal posée qu'on n'a pas du tout envie d'y répondre. En tous cas pas de cette manière.

On s'est aperçu que quand un jeune rencontre un adulte, cela nous poussait à utiliser ce que l'on appelle les médias. Ce sont tous les moyens pour entrer en relation de manière positive. C'est quelque chose que tous les éducateurs connaissent. Tous les éducateurs savent que si on ne fait rien avec les jeunes ça va être la foire. En même temps, tous ceux qui vont un peu plus loin, qui veulent avoir autre chose que simplement la paix, essayent de faire des choses grâce auxquelles les jeunes aient des gratifications. Je pense que les gratifications sont réciproques à ce moment-là. Quand les jeunes jouent de la musique avec nous, on lit la réciprocité dans leurs yeux. Nous recevons des choses nous aussi en retour. Maintenant, c'est évident que cette réciprocité-là ne se fait pas uniquement dans la relation, elle se fait parce qu'il y a un média. La musique est un média intéressant mais il y en a d'autres.

Revenons sur l'idée «*d'appel*» des jeunes. Ils nous posent une question et nous devons réfléchir à la manière de répondre à cette question-là. Cela permet aussi de se demander si c'est un syndrome de fermeture. Je trouvais le texte de Roland Coenen très riche mais cela me heurtait. Les jeunes sont-ils en appel ou en position de fermeture ?

Si on regarde le signe du Tao, on résout la question. Peu importe que l'on prenne telle ou telle porte d'entrée, ce qui compte c'est que les gosses aient des valorisations, une source d'attachement positive. On arrive alors au travail systémique.

Ne pas dépendre des gratifications et des mercis du jeune

Les familles

Les premiers contacts avec une famille et son jeune sont très importants. Très souvent le jeune regarde comment nous regardons les parents ou le parent. Quand vous avez à faire à une maman qui a des problèmes d'alcoolisme, qui est peu soignée ou qui sent mauvais et que l'intervenant a une petite marque de répulsion, que l'on peut comprendre, c'est évident que le travail qui va suivre va être difficile. Nous devons penser à ces choses-là. Si nous nous intéressons au jeune, forcément nous nous intéressons aux parents.

On voit des gosses qui se sentent aimés et qui en même temps lancent : «*T'es pas mon père, t'es pas ma mère !*». Ils nous demandent en fait «*Qu'est-ce que tu penses de mon père, qu'est-ce que tu penses de ma mère ? Tu m'aimes bien moi mais qu'est-ce tu penses d'eux ?*»

À cela il faut donner une réponse.

Pour rencontrer les familles, on peut utiliser les médias. On connaît très peu de familles qui ont refusé de discuter musique. Par contre discuter les points litigieux ou difficiles c'était plus ardu.

Tout comme les familles, il nous arrive de nous fâcher par rapport aux actes des jeunes. Je pense qu'il y a des manières d'apprendre à se fâcher. Le théâtre peut nous apprendre des choses à ce niveau-là. Se fâcher avant d'être fâché, c'est extrêmement intéressant. Sinon, on se fâche pour se libérer de notre colère, de nos tensions à nous, pas pour aider le jeune qui est en face de nous. On en arrive donc à un principe d'anticipation mais il faut des années pour cela. Heureusement, il y a une équipe pour soutenir tout ça. On apprend toujours des manières de faire, des pédagogies qui nous permettent d'aller un cran plus loin.

La toute-puissance

On voudrait tellement aider les jeunes que souvent, on se trouve confronté à notre propre impuissance. Cela nous donne une certaine marge de manœuvre et nous oblige à être un peu humble et indulgent avec nous-mêmes.

On peut se dire qu'on est impuissant, qu'on ne peut rien faire. On peut se dire

aussi qu'on fait des arts martiaux, qu'il n'y a pas de problèmes, qu'on va les mater. Ça c'est 100 % de toute puissance. Les deux extrêmes sont mauvais mais ils ont le mérite de nous donner des balises. Et quand on a des repères on peut naviguer entre ces balises.

Donc, ce qui est entre 1 et 99 % de toute puissance, c'est le meilleur. Peut-être qu'il y a des jours où je suis à 3 % mais l'équipe elle, elle est peut-être à 80 %. Donc, le jeune va de toute façon avoir ce dont il a besoin. Par contre, ma responsabilité, c'est de pouvoir dire au jeune que je ne suis pas beaucoup à son écoute à ce moment-là mais que mon collègue est là.

Reprenons l'exemple des arts martiaux. J'ai vu des grands maîtres qui étaient extrêmement humbles mais il y a toujours une chose que j'ai vue chez eux : ils aident les autres à aller un petit cran plus loin, en permanence. Ils ont découvert une autre sagesse. Et je pense que les éducateurs qui approchent de la cinquantaine apportent des choses énormes aux jeunes. Notamment en ce qui concerne le travail du côté grand-maternel.

La gratification

Nous ne devons pas dépendre des gratifications et des mercis que nous envoient les jeunes. À l'opposé, il ne faut pas dire que l'on n'a pas besoin de merci. Cela pose la question du ressourcement et de la vie au travail et hors travail. Une question que je me pose souvent c'est : quelles gratifications nous nous offrons dans notre vie d'éducateur ? C'est présomptueux mais sur mon lit de mort j'aurai sûrement une autre satisfaction que si j'avais été dans le commercial.

Cela pose la question du sens de notre métier. Nous ne faisons pas un métier comme les autres. Nous faisons un métier où le relationnel est centré sur l'autre, sur soi-même et sur les gratifications réciproques. Quand on fait du commercial, la gratification est centrée sur soi-même.

Ne pas faire semblant

Tout va bien, et puis soudain on va dans la cuisine, parce qu'on sent bien que le leader du groupe à qui on n'ose jamais

rien dire, ou pas trop, commence à manipuler les autres. Donc, pour avoir un peu la paix, on se réfugie dans la cuisine. À ce moment-là, l'éducateur est en souffrance. Il faut être un peu honnête avec soi-même et pouvoir dire qu'on a peur. En discuter c'est une autre manière de faire.

Anticiper

Anticiper c'est moins fatigant et c'est plus efficace. Si je commence à imaginer comment Marcel va rentrer de l'école où il n'est pas allé, plutôt que de rester dans le bureau, je vais me dire : «*Comment est-ce que je vais faire pour pouvoir aider Marcel ?*». Je vais me lever, aller près de la porte, discuter avec les autres, regarder du coin de l'œil si Marcel descend du train. Il est là, j'ouvre les portes et je vais l'accueillir. Je vais lui dire bonjour et lui demander de venir tout de suite avec moi dans le bureau parce qu'il y a eu une difficulté aujourd'hui et que je veux l'aider.

Comme je le disais au début, c'est l'ensemble des relations qui fait que les choses avancent. Il faut qu'on ait des angles d'approche. Voilà trois grands piliers : la famille/les familles, l'école et les loisirs. On peut se dire que si cela se passe bien dans notre ménage, on a quand même une vie qui est chouette. Si on continue à se cultiver, on peut se dire que c'est chouette aussi. Si ça va un peu moins bien avec sa femme ou son mari, il y a bien intérêt à ce que la culture ou la pêche à la ligne ou le tricot soient là. Cela aide à supporter les moments difficiles.

Les loisirs, je pense que c'est important, parce que cela donne la notion d'intérieur et d'extérieur. Est-ce que les jeunes doivent prendre du bon temps à l'intérieur ou à l'extérieur de l'institution ? C'est un débat courant.

Et s'ils prenaient du bon temps à l'intérieur ET à l'extérieur ? C'est ce que nous essayons de faire avec la musique.

(suite au prochain numéro)